

Ligne de recherche « De l'auto-archivage immédiat comme œuvre » - École européenne supérieure d'art de Bretagne.
Direction scientifique : Julie Morel

Résidence à la Chartreuse -CNES du 17 au 28 octobre 2011

Avec : Sylvie Ungauer, Reynald Drouhin, Julie Morel

Auteur : **Yannick Liron**

Étudiants de l'EESAB : Gwendal Deshayes, Alexander Morel

Rappel du contexte de la résidence.

L'apparition des blogs et autres types de stockage partagés en ligne a permis un nouveau type d'archivage : l'auto-archivage immédiat, qui, non figé, se reconstitue en permanence et sur lequel le lecteur peut interagir.

La ligne de recherche De l'auto-archivage comme œuvre, initiée par l'École européenne supérieure d'art de Bretagne à Lorient, s'inscrit dans le mouvement de l'archive comme objet média et l'archivage immédiat comme oeuvre et principe

relationnel. Elle réunit artistes et critiques autour de la création d'une plateforme en ligne explorant cette oeuvre-archive qui inclut sa genèse, ses hésitations, ses retours, ses commentaires, ses silences, sa réception.

La résidence à la Chartreuse prolonge cette recherche en proposant à un auteur - Yannick Liron - et un performeur - Damien Schultz - de travailler, à partir des textes et médias générés par cette plateforme, sur des modalités liées aux flux. Ces données serviront de base pour expérimenter la production d'un texte destiné à être performé.

- **Texte en cours de Yannick Liron (dernière mise à jour : 3 novembre 2011)**
- **Texte final à paraître le 7 décembre 2011**

Prologue

Il doit y avoir plusieurs manières de raconter cette histoire. Sans doute est-ce vrai de nombre d'entre elles, si ce n'est de toutes.

Mais ce n'est pas aux qualités du narrateur auxquelles je pense, ni aux équivalences qu'un récit peut subir dans le temps et l'espace, ni à ses variantes, et autres redéploiements ou ajustements. En disant qu'il doit y avoir plusieurs façons de narrer cette histoire, je ne pense pas non plus à la question des divers points de vue qui pourraient s'y exprimer, les différentes positions s'y affrontant correspondant au nombre des personnages. L'histoire devenant ainsi porteuse d'autres savoirs, d'autres impératifs.

Pour que cette histoire puisse être non seulement vraisemblable ou crédible, mais troublante, il fallait qu'elle soit vraie. Mais également qu'elle ne connaisse, ou ne possède pas de terme.

Il est bien possible qu'une histoire qui finie est une histoire finie, une histoire qui en a fini avec ce qu'elle avait à nous dire, avec sa puissance d'échos, son travail de résonance qui accomplit une singulière manière d'habiter. Son point final se confond alors avec un fait.

En revanche, dire qu'une histoire n'a pas de fin, ce serait en quelque sorte lui donner carte blanche : elle se mettrait à disposition de tel ou tel conteur de son choix et, indéfiniment reprise, ferait à toute époque et en tout lieu qu'auditeur ou lecteur ne sache ou ne puisse, plutôt que jamais l'achever, toujours l'inachever.

Prétendre qu'une histoire ne devrait pas connaître de dénouement, ce serait la considérer comme une exposition. Un bel été, un parc, un jardin, une longue allée centrale, des pelouses, des massifs de fleurs, des arbres, des haies de noisetiers, un château, une villa, une maquette, les terrasses, les balustrades, les baies vitrées, la chambre verte, la chambre bleue, la chambre noire, les salons, la bibliothèque, une vieille dame, une cuisinière, une jeune gouvernante, un jeune homme de passage.

Une histoire qui ne buterait sur nulle clôture inventerait, au sens de rencontrer, encore et sans fin des rapports et d'autres relations entre chacun des divers éléments qui la composent et semblent l'organiser, du jeu, de nouveaux aperçus, d'autres complémentarités, des arrêts, des effleurements compatibles, des bifurcations comme des familiarités incommodes, du jour et des jours. Elle laisserait filtrer à travers les grilles de l'entrée principale des choses devinées, à peine distinguées, plus ou moins entendues ou déchiffrées. Une porte, qu'elle ouvre vers un mur, donne un mur plus qu'elle ne donne sur un mur, et alors, c'est à connaître, autorise une porte. Cette histoire, et c'est peut-être en cela qu'elle ne cesse de me convier, j'en pourrai dire, depuis que j'ai commencé à parler, que parlant j'ai nécessité de la redistribuer.

Fin du prologue

1, 2... 1, 2, 1, 2, 1, 2 il fait beau, je répète, il fait beau : c'est une belle matinée, la température est relativement élevée bien que douce, le soleil est radieux, le ciel est totalement dégagé, pas un zef de vent, les pressions dépassent 1030 hectopascals, nous avons affaire à un anticyclone de blocage, c'est à dire comprenez-bien qu'il bloque et donc empêche les nuages de passer, j'ai bien dit tous les nuages, les vents sont orientés sud, sud-est, ce qui entraîne, maintenant vous le saurez, un apport d'air chaud et sec.

C'est un petit rien qui change tout un grand soleil, un beau ciel bleu, une tartine de crème à indices élevés, c'est tout bon pour le moral et c'est tout bon pour la terre, les champs retrouvent leur blondeur estivale, le tournesol va bientôt pointer sa grosse tête jaune, ces derniers temps la végétation était un peu restée sur elle-même, là, littéralement elle explose, voilà, le rideau se lève sur une belle journée d'été en perspective et tout à coup, hop, le monde, regardez comme vous auriez pu le laisser, vent faible, le régime de brise prédomine, comme on dit dans la théorie du chaos les conditions initiales sont là.

Par l'embrasure de la fenêtre « le ciel est bleu » peut être considéré comme un cadre relativement limité, cet espace, quoique restreint (la fenêtre s'avère avoir les dimensions d'une lucarne), peut contenir, sans qu'ils subissent quelque transformation que ce soit ni la moindre perturbation, de grands projets : il fait beau, par une chaude matinée d'été, j'ai faim, on pourrait aller à la rivière, zzzzzzzzzz grosse mouche, laisse le rideau tiré, il est quelle heure ?, j'ai faim, pense à prendre les maillots, tu as emporté les livres ?, ainsi dans « ce matin je me suis levé le ciel était bleu bleu il faisait très chaud les oiseaux faisaient cui-cui la vache meuh j'ai pris les maillots » il faudrait entendre « cet été là fut vraiment un été merveilleux ».

Qu'il fasse à ce point si beau contente tant la phrase que ce serait heureux de lui donner une nouvelle chance, qu'elle puisse reconduire un parcours d'écriture à réminiscences, le thème est sur mesure, et puisque la lumière à cette heure est si aveuglante et qu'il n'y a presque plus d'ombres, ce serait dommage de ne pas en profiter, dans un seul rayon du soleil, lieu d'exercice perpétuel, ne suffit-il pas d'observer le lent passage en suspension des grains de poussière obstinés dans leurs figures de rechange, organisés dans d'improbables mélanges, accrochés à la conviction que l'image vaut pour un été, puis un autre, le même dans la même grande maison avec tout autour un bois de grands pins, des chênes, des oliviers, des amandiers, des vignes, pour étendre en coup de vent le champ de leurs explorations.

Voilà ce qui vous amène, d'abord à gauche la rue royale, comme si vous veniez toujours d'ailleurs, égaré par une multitude de possibles, et puis vous continuez sur 606 mètres, attention, ne tergiversez pas vous aurez vite pris la mauvaise pente, parce que d'emblée quelle dégringolade dites-donc, vous n'y allez pas par 4 chemins vous, hein, non, tranchez tout de suite, c'est ça, à peine un écart, décentrez-vous un poil, un pas de côté, un petit saut hors de soi à gauche rue de Sceaux et dès que vous avez le dos tourné sachez sur quel pied danser et poursuivez sur 327 mètres la ronde dans laquelle vous êtes entré, vous ne vous reconnaitrez bientôt plus, vous verrez, c'est une vraie course en avant qui vous pousse, tant qu'on suit la route de façon à ce que toujours quelqu'un puisse venir à votre rencontre ou se trouve à portée de voix impossible de se perdre, mais bon, le problème se pose, c'est vrai, dès qu'on abandonne l'enrobé bitumeux, prenez un air entendu et un peu les devants et à droite Avenue Nepveu Sud et continuez sur 211 mètres, là vous débouchez sur une zone piétonne, c'est pas bien grave mais en attendant vous faites du sur-place et le temps presse, reprenez-vous la saison n'est pas si avancée, stationnez votre véhicule et continuez à pied, prenez à gauche Place d'Armes et trottez dans votre tête sur environ 38 mètres, vous franchirez le grincement des grilles et vous vous engagerez dans des allées d'abord simplement sablées puis de graviers, nombreuses, oui, toutes semblables ou à peu près, oui oui, toutes traversées de longs tuyaux d'arrosage, c'est ça vous y êtes, bienvenu parmi les

mots et ce qu'ils désignent, les chemins étant maintenant ce qu'ils sont vous n'avez aucune idée de la direction où ils vous entraînent, il y a toujours un mauvais tour de la question qui menace, ce pourrait être une longue longue route droite et sinueuse, qui traverserait la nuit l'hiver, le noir et la neige, le noir et la neige, le noir et la neige, le noir et la neige, et au petit matin plus de noir mais congères, ruisseaux enfouis, gelés, arbres alourdis, glacés, l'ascension ce n'est peut-être pas conseillé de l'entamer par cette face, enfin le son arrive, ouf, ce serait peut-être le moment de penser à redescendre, léger frémissement de la brise dans les feuillages, pépiements d'oiseaux, zzzzzzzzz bourdonnements de grosses mouches ou d'abeilles, et vous revoici, sujet, verbe, vous reprenez la langue en cours, faites comme si rien n'y était, vous empruntez la longue allée centrale entre la pelouse circulaire et les haies de noisetiers, maintenant faudrait presque vous retenir, vous verrez vous reconnaîtrez facilement la maison quoiqu'elle soit pratiquement invisible de la route, mais il n'y aura personne pour vous applaudir, c'est peu de dire qu'on ne vous attendez pas.

Arbres + fleurs, insectes, animaux, vous vous êtes déjà vus dans des livres.

A travers le trou de la serrure gazon à perte de vue et dru et raz, fleurs fraîches seulement, le ciel vaste et la mer infiniment, herbe trop verte, trop grasse, chaque fenêtre donne sur une découverte, la colline suit la sente là-bas à l'ombre des chênes liège et des pins, en limite des bruyères arborescentes des touffes de tamaris, des lavandes et des cistes, les champs d'oliviers envahies de romarin, dans le monumental et imposant escalier d'honneur, c'est fait pour de vrai, vous n'êtes ici pas plus en bas qu'en haut, parce que c'est plus pratique qu'une échelle et qu'il fait toujours beau.

Ce livre qu'on ne trouve pas à sa place dans la bibliothèque a sa place dans la bibliothèque.

Rien n'a l'air plus vide qu'une piscine vide est une image et un énoncé, d'un côté une image qui essaie de creuser le vide, de l'autre un énoncé qui tente de le remplir, une image qui essaie de creuser le vide avec un cadre et un énoncé qui tente de le remplir avec ses mots, ça ferait (l'air de rien ?), l'image, un vide grand un, un vide premier, plus vide que le vide, un vide contenant tout le vide, comme un vide capable de contenir le vide en creux, et ça ferait, l'énoncé, un vide second, un plein de vide, presque de l'eau, car vu la fréquence des plongeurs accidentels dans une piscine vide, rien n'apparaît semble-t-il moins vide, précisément, qu'une piscine vide, *rien n'a l'air plus vide qu'une piscine vide* est aussi une proposition, et à l'intérieur de cette proposition, ce qui importe le plus c'est la position, pour bien se la représenter il faut tracer le contour d'un gouffre, ensuite à limite de ce gouffre un bord, et au bord du bord une bordure, sur le bord il y a quelqu'un, qui s'est penché, qui semble scruter scrupuleusement le fond, tiens Raymond Chandler par exemple, par exemple dans *La dame du lac* : « Pendant quelques secondes, ce ne fut qu'un bouillonnement confus, et puis les remous s'élargirent en cercles de plus en plus vagues, une trace d'écume », et puis un peu plus tard, reflet sur la surface, comme une silhouette, froissée à peine, Marlowe peut-être, et puis en bordure le lecteur, parce que, figurez-vous bien, quelque chose remonte, *rien n'a l'air plus vide qu'une piscine vide* est également une répétition, une répétition c'est un écho, et un écho c'est un report, donc, une répétition n'est pas plus une hallucination qu'une irritation du nerf optique, c'est un écart, comme une photographie qui ne finirait pas une phrase, *rien n'a l'air plus vide qu'une piscine vide* fonctionne comme une surexposition, et cette phrase, avec beaucoup de chance, n'éclaire aucune image, elle n'utilise pas de flash, elle n'est ni la légende, ni l'aventure d'une photographie, elle ne fait pas un pli, pas une vague, une photographie n'est pas une commodité du langage, quant au langage il n'est pas toujours peur de manquer l'occasion d'une image, *rien n'a l'air plus vide qu'une piscine vide* possède un hors-champ, un hors-champ est un ailleurs, mais ici il serait ici, un ailleurs autrement là, comme par exemple, pour faire comprendre, entre *je ne vois rien* et *mais*

alors rien du tout : le hors-champ serait une touche effacement, ou comme entre *je ne vois pas très bien où vous voulez en venir* et *Plouf* : le hors-champ serait « Confirmez-vous cet effacement ? », enfin *rien n'a l'air plus vide qu'une piscine vide* organise à chaque énonciation son espace propre, créant dans le même temps les phrases alentour qui en viennent à se développer elles aussi, à se délivrer du tracé des allées, de l'étendue d'un gazon devant toute grande maison, de telle ou telle disposition de ses pièces, de l'éventuelle répartition des chambres entre ses différents occupants, d'une photographie faisant office de marque-page dans un polar trouvé au fond d'un tiroir.

La maison est blottie au centre d'un fouillis de gravats et d'herbes folles, il y a encore tout un salon à meubler, il faudrait juste qu'en leurs noms des objets reviennent qui n'aient plus ce désir de dehors et prennent possession de la chambre, ensuite tout est allé très vite, les tentures, les tableaux, les albums de photographies, les miroirs sélectifs, des abris de fortune, mais bon, tout est horriblement lisse et courtoisie de façade, mais une porte bat encore de-ci de-là.

Mettez bout à bout, ouvrez une à une toutes les fenêtres à bonne lumière et qui brillent clair vous n'aurez pas plus de robe rouge de coupe simple extrêmement ajustée sur un buste que les formes épaissies d'adjectifs d'une héroïne, croyez-vous que les vitres s'imbibent du parc ou des collines, que l'image reflétée .

C'est pas sorcier, pour commencer les deux pieds prennent appui sur l'allée de graviers, comme ça, voilà, oui, bien en appui, attention hein dans cet exercice il n'y a aucun temps de relâchement, la jambe gauche, oui celle-là, va dépasser la droite, le tronc se redresser après ce début de chute en avant, cette chute, cette chute sans arrêt retardée, le poids du corps non seulement se projette d'arrière en avant, oui excellent, mais encore se déplace d'un côté à l'autre suivant le point d'appui, pensez toujours point d'appui hein point d'appui, tension de la cuisse et du mollet allongés, le figure en marche acquiert le statisme de la figure immobile et la figure dressée la mouvance de l'homme pressé, c'est pas en donnant des coups de pédales qu'on se forge des jambons pareils ha ha, renflement, galbe, contraction des muscles de la jambe, étirement, resserrement, un homme qui marche ne pèse rien, moralité : ce n'est pas en brassant de l'air qu'on se constitue un patrimoine musculaire, ok, que la forme soit avec vous.

Elle est debout devant le miroir du vestibule, habillée comme prête à partir, quelqu'un lui a dessiné un petit plan sur une serviette en papier de l'hôtel, mais au lieu de prendre à droite en sortant de l'étagère supportant les traités d'architecture, elle est parti à gauche rayon cuisine, elle est passée devant a, b, c, d, quelque chose comme un ordre accompli, elle a sauté e, elle s'est retrouvée à f, elle a hésité, a regardé de nouveau attentivement le petit plan tracé sur le dos de chacune de ses mains, elle les a détaillé jusqu'aux éléments les plus périphériques, elle a pensé *si je me suis perdue c'est quelque part entre mes deux mains*, alors elle les a d'abord croisées, les a recroisées, et puis les a croisées à nouveau dans l'autre sens, elle les a frottées, doucement d'abord, et puis un peu plus fort, elle s'est acharnée, les a secouées, les deux de part et d'autre, à force elle a recommencé à sentir son corps mais elle avait effacé le dessin main droite et puis celui main gauche, elle s'est dit, tanguant un peu sur ses talons, *pour se retrouver c'est pas sorcier, ah l'invisibilité et l'insaisissabilité de ce qui nous anime c'est tout de même quelque chose, non*, la question est simplement de savoir où elle est passée, de redevenir ce qu'elle a été à l'endroit d'où elle vient, arrière toute, l'essentiel c'est de se maintenir, elle a de nouveau sauté e, elle est repassée devant d, elle a eu le temps de remarquer d bis, d prime, il lui a soudain semblé qu'elle perdait le compte et ses moyens et qu'il lui faudrait sans cesse reprendre, elle ne s'est pas attardée, elle a continué devant c, elle s'est arrêtée devant b, bigorneaux, bulots, tourteaux la Bretagne dans votre assiette, Brochettes, les farandoles à petits prix, à petits jardins, à petits balcons, à petits fours de tout l'été, elle s'est dit *les mots me tombent de la bouche, on dirait qu'il m'ont été prêtés, il*

faut se forcer à inventer son propre vocabulaire, il faut tout recommencer, ah, ha, oh, ho, elle s'est retournée, elle n'était pas certaine que les lettres y étaient encore, ça ne suffit pas à la dérouter, à éparpiller à tous les vents l'alphabet, elle est passée devant c, refaire le trajet qu'elle venait de lire était-ce se relire ou se refaire, elle a dépassé d, elle n'a pas remarqué e, elle s'applique, elle s'est retrouvée à f, elle s'est dit *f comme farces, ça je connais*, elle a atteint g, elle est arrivée à h, hachis parmentier, elle se faufile, haricots secs, haricots verts frais, haricots verts en conserve, elle poursuit, herbes & infusions, comment la nature nous aime, et puis, pour aggraver son erreur, elle a tourné vers les rayonnages des planches illustrées, les magazines de décoration, et non vers les manuels de jardinage, les pinçant entre le pouce et l'index elle a arpenté des living à canapés blancs, tables en rotin et plantes grasses et vertes et grimpantes, elle a glissé, les perspectives sont encourageantes, de terrasses en terrasses avec vue horizon en attente d'évènements qui jamais ne se produiront, il ne peut rien arriver, elle commence à se douter, léger sursaut de sa tête, qu'elle se dirige peut-être dans le mauvais sens, chaque fois pourtant qu'un choix s'offre c'est toujours l'amour qui l'emporte, mais aucun beaux livres Littoral & Belles Demeures en vue, et au lieu d'une photographie dans laquelle le ciel est bleu, la mer est bleue, l'eau de la piscine est bleue, elle a sous les yeux une morne étendue de longues herbes blafardes.

Ce n'est pas tant ce que la fille fait, monter, descendre les escaliers, s'accouder à la balustrade, choisir de porter cette robe rouge, croiser les jambes, les décroiser, mais c'est quelqu'un qui croit en ce qu'elle fait, ou bien c'est la phrase qui croit en sa construction, qui essaie de porter le plus loin possible, le plus longtemps possible ses images, elle pourrait porter à ses lèvres la coupe qu'elle tient du bout des doigts et boire la moitié de son contenu, mais elle pourrait tout aussi bien en siffler l'autre moitié, elle se retrouverait inmanquablement au mauvais moment au mauvais endroit là où il faudrait au moment voulu, l'heure c'est l'heure.

La scène du baiser n'est pas retenue au montage, plouf, elle plonge, elle glisse sous l'eau, plouf, il plonge, elle s'arrache d'un coup de reins et passe au papillon.

Le lecteur donne l'intonation qu'ensuite devrait habiter le personnage, il voudrait repartir de zéro pour repartir de quelque chose, no reality, no time, no personality, on sent bien qu'il bricole tout lui-même, s'écoute, se surprend, se reprend, recommence, s'autorise à retourner plusieurs fois le complément, refait le calcul d'un soi un peu perdu, essuie la sueur qui coule de son front et pousse un grand soupir, décroche les hauts miroirs le long des couloirs, dans les chambres, les salons, raccroche les glaces sans tain, un petit peu plus bas à droite, un tout petit peu plus, presque, oui, non, il faudrait tout reprendre, boucher les zéros, une fille c'est encombrant avec des verbes d'action.

Parce qu'il se passe inévitablement un mot après l'autre, il la regarde traverser le jardin, elle a l'air de bouger d'elle-même, il l'observe comme d'habitude aller seule, pour une raison ou pour une autre s'arrêter, se faire une place, s'écarter imperceptiblement de l'allée, elle ne saute jamais les mêmes passages, s'accordant une halte devant un massif de fleurs, un arbuste, cueilleuse de simples elle donne une impression de détachement, il la parcourt des yeux, sa petite silhouette traînassante est un trait du domaine, au lieu de s'éloigner elle reste, alors il imagine une suite, même si elle n'appartient pas au même auteur, s'il n'y a rien à redire il n'y a pas de quoi en faire des histoires.

La robe ce matin, pas tout à fait du même ton, c'est son aspect un peu décousu qui chiffonne, suffisamment transparente et suffisamment opaque pour y déchiffrer rouge et n'y voir que du feu.

Il se dit qu'avec un personnage, si l'on veut y jeter un coup d'œil, voir de quoi il a l'air et à quoi il ressemble il faut s'attendre à tâtonner dans le noir, à chercher le bouton de la porte, tirer le verrou, sonder les protections et le blindage, leur solidité pourrait être un leurre,

dévisser les gonds, à le retrouver dans le noir derrière une armoire serré dans une contenance, cherchant, sinon ses aises, du moins des marques.

Eh... Ohé... Hou hou... Où êtes-vous passée ? Ben revenez... revenez.

Allez... faites pas la chochette. Je vous ai fait de la peine ? Justement, tiens, au moment où je détends l'atmosphère. Vous plaisantez, c'est ça, on s'amuse comme on peut... J'ai dit : on s'amuse, hein ? Bon, alors attention, moi je passe derrière le décor et vous vous faite une figure de circonstance, je sais pas moi, vous protestez, ou vous criez, bon c'est vrai faudrait pas que je vous retrouve trop vite, essayez un petit éclat, essayez, un petit, à mon attention, mais je le repère pas tout de suite, sans vous éloigner trop, hein, on pourrait se mettre d'accord, quand je brûlerai je dirai « tiens, mais vous faites quoi ici pitite mamouzelle ? », comme ça vous serez prévenue ... ce mot vous convient-il ?... ça nous laissera le temps d'échanger des regards... ça nous laissera le temps d'échanger des regards... rien de plus, rien de moins, rien d'autre.

Non, non, je n'ai pas parlé d'inclination, mais d'inclinaison.

A la fin il faudrait qu'un silence, non pas emplissent la pièce, mais la parcourt, ce n'est pas le même, ce serait fini, vraiment fini, fini pour toujours, au moins ce sera du solide, quelque chose qui dure.